

L'impossible portrait de l'antisémite ou l'impossible, portrait de l'antisémite

Paul Bleton

Volume 11, numéro 2, août 1978

Le pamphlet

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500466ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500466ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bleton, P. (1978). L'impossible portrait de l'antisémite ou l'impossible, portrait de l'antisémite. *Études littéraires*, 11(2), 313–331.
<https://doi.org/10.7202/500466ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1978

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

L'IMPOSSIBLE PORTRAIT DE L'ANTISÉMITES

ou

L'IMPOSSIBLE, PORTRAIT DE L'ANTISÉMITES

paul bleton

Un méta intenable

Supposons donc défini le pamphlet comme genre idéologique. Justiciable, ainsi que toute forme, d'un démontage analytique, d'un métadiscours qui en livrerait les déterminations et peut-être même la vérité.

C'est alors que surgit un-pamphlet; pas un représentant du genre pamphlétaire, pas l'objet d'un discours méta. Mais toute la violence interpellative d'un texte qui vous débusque, qui vous force comme un gibier. Que vous y soyez défini comme victime ou comme complice; que vous jouissiez de cette fureur qui prête ses mots à la vôtre ou que vous vous défendiez devant l'outrance, un-pamphlet déplace quelque chose en vous, dérange. Après ça, sur ça, tenir un discours méta, n'est-ce pas être tenu sur la défensive et avouer du même coup la bénignité et l'inefficacité de l'analyse, du méta, du par-après; contre ça, répondre par un pathos pamphlétaire n'est-ce pas assumer que, dans ce domaine, la raison ne vaudra jamais l'aboïement?

Un-pamphlet sera ici *Bagatelles pour un massacre* que publia L.-F. Céline en 1937 (le Front populaire était alors au pouvoir) chez Denoël (éditeur-admirateur, aussi séduit par la nouveauté de la prose célinienne que par la profondeur politique de l'antisémitisme dégoulinant du texte de «son» auteur; il en mourra, à la Libération).

La critique littéraire, sous ses espèces psychologue et formaliste, et la critique politique (de droite et de gauche) ont tenté d'en prendre la mesure. L'une choisissant un camp dans la polémique réouverte avec violence par *Bagatelles*, l'autre opposant des arguments à l'appui de l'une de ces thèses contradictoires: «au début était la Haine», «au début était le Pamphlet»¹

— dans un cas, Céline serait identifié à un signifié global

(comme la haine de l'humanité²) et ce pamphlet correspondrait à un changement de cible ou à l'abandon du masque de fiction dont l'auteur s'affublait dans les romans; l'antisémitisme comme cas particulier d'une haine généralisée ou comme vérité psychologique ultime;

- dans l'autre cas le pamphlet comme forme littéraire déterminerait une catégorie psychologique à part (le pamphlétaire), supportant quelque chose comme une VALEUR morale³ et se démarquant des romans ou des « chroniques » (c'est-à-dire du romancier ou du chroniqueur comme catégories psychologiques);
- par ailleurs, à gauche on condamne l'antisémitisme (Sartre) mais on sauve par le style (d'autant qu'une petite pincée de folie, un grain de martyr et un soupçon de purgatoire danois avaient rendu le grand persécuté plus ragoûtant);
- et à droite, quand on ne se contente pas d'assumer sans équivoque son antisémitisme (Rebatet, Poulet), on ruse pour transformer « Juif » en signifiant commode qui en fait recouvrirait moins une réalité religieuse, raciale ou autre qu'un signifié métaphysique: le Mal absolu (Vandrome, de Roux)...

Ces « jugements possibles » sont l'exemple de la difficulté qu'il y a à tenir un discours méta sur un pamphlet, sans le transformer en exemplum (politique ou littéraire). Cet article voudrait tenter de trouver à travers un pamphlet le mouvement sémiotique qui en génère la forme et en explique l'efficacité. Et d'abord en tirant la leçon des impasses mentionnées plus haut — elles dessinent en creux certaines conditions dans lesquelles une analyse pourrait s'enter dans un pamphlet:

- certes Auschwitz, Buchenwald, la condamnation à mort de Céline sont autant des réponses au contenu antisémite du pamphlet, à l'appel au meurtre qu'il y fit entendre; mais il reste à savoir les processus d'écriture qui le permirent (lui donnèrent sa spécificité structurale, discursive et historique) et en assurèrent la destinée;
- il convient aussi d'abandonner la naïveté conjuratoire

de qui prétend vilipender l'antisémite afin de sacrifier, anonymement mais sur la place publique, son propre antisémitisme inavoué;

- enfin, il me semble important de rappeler la violence de *Bagatelles* et de son temps. Truisme dira-t-on; mais en notre époque idéologiquement nostalgique, que la guerre semble jolie sous son déguisement rétro! Peu encore a été dit sur le fascisme en France, l'occupation, le rôle des intellectuels dans le procès historique qui conduisit au conflit; et déjà l'époque échappe à l'Histoire pour entrer dans la Mode.⁴

L'objet proposé, dans sa réalité empirique, toujours un peu réticente à la théorie, pourrait, en adaptant Peirce, être nommé Symbole. L'idéologie antisémite de l'entre-deux guerres en France deviendrait son Objet; et la relation de l'un à l'autre déterminerait un Interprétant, la lecture qui s'y construit. Aucun de ces trois éléments n'étant privilégié, nous pensons préserver ainsi la violence du premier, la compacité du second et la suffocation qui fut éprouvée à cette lecture. C'est dans cette optique que cet article se situera.

Obstination

C'est par flocculation que certains plans de *Bagatelles* se forment dans l'intertexte antisémite; l'on avait déjà remarqué⁵ que les pamphlets céliniens répétaient une littérature de bas étage — leur thème « sociologique » se fondant sur des statistiques (« aggravées » d'ailleurs à plaisir par Céline) que fournissaient des œuvres aussi sérieuses et documentées que *Israël, son passé, son avenir*, le *Règne des Juifs*, la *Prochaine révolution des travailleurs*. Il importait par ces chiffres non pas de mesurer une quelconque réalité, mais s'assurer la louche rationalité d'une « sociologie »: l'ancêtre Drummont avait ouvert la voie.

Les chiffres, c'est bien connu, parlent d'eux-mêmes: ils contiennent sinon ce qu'ils comptent, du moins l'assurance qu'ils pèsent; au-delà du vérifiable et du falsifiable ils sont la caution du pathos qui les rend exemplaires. Assez souples pour épouser le délire, ils n'en constituent pas moins une

butée. Des feuilles antisémites au Commissariat général aux Questions Juives, l'on avait, en effet, découvert, en nombrant, l'in-nombrable. De la surprise amusée devant le nombre « impressionnant » d'étoiles jaunes le premier jour du port obligatoire jusqu'aux éructations céliniennes devant le « grouillement » se manifestait le malaise d'être en reste : l'in-nombrable, ce n'est pas ce qui dépasse tous les chiffres, mais ce qui ne se laisse plus saisir sous le mode du quantifiable ; c'est un aspect de l'innommable.

Le chiffre alors s'exténue puis reprend son souffle dans l'amalgame, reperd son assurance et son sens... est enfin heureusement sauvé. Par un retour du réel (politique) qui donne son chiffre : le 11 juin 1942, Himmler fixe à 100 000 le nombre de Juifs que la France devra expédier à l'extermination.

L'antisémite tient un discours de combat, mais qui vise à mettre en place un texte de loi, un texte de loi : discours encratique. Donnez-lui le pouvoir, il choisira entre deux vertiges — soit la frénésie paperassière de l'Administration⁶ soit la jouissance de supprimer l'objet de la loi (le Juif) par l'énoncé même de la loi.

Laissez-le hurler, et il assumera le terrorisme dans le même souffle — mais un terrorisme encore encratique, vissé à une loi supérieure parce que naturelle, celle de la race.

D'une part, l'antisémite passe son temps à tracer les lignes de la ségrégation, à relever les indices permettant de faire le départ entre lui et l'autre abhoré, et d'autre part son discours ne connaît pas le principe de contradiction, se refuse à l'analyse. Deux grandes figures de l'ASSIMILATION, symétriques et inverses, organisent ce discours : attribution et l'amalgame.

Soit l'assertion « le Juif est /x/ », dans laquelle /x/ permettrait d'introduire l'inalysable de la haine : l'on obtient l'inépuisable matrice du niveau infra-démonstratif de l'antisémitisme qui se dit

« le Juif est /sale/ /en-trop/ /malodorant/ /féroce/ /raciste/ /riche/ /communiste/ /monstrueux/ /un cancrelat/ /une peste/ /assoiffé de sang.../ »

Soit le monde et son train, son infini diversité: l'antisémite postule un dénominateur crypto-commun (le Juif) — «/x/ est Juif» dans laquelle /x/ vaudrait pour n'importe quoi⁷.

La légèreté des contraintes formelles permet la génération d'un nombre pratiquement infini de formules depuis l'épaisse rhétorique des auteurs de l'opuscule *Je vous hais* (Sicard, Bougère, Teisseire, Coston, Prof. Montadon) jusqu'à la verve assassine de Céline: après tout l'intérêt de l'opération résidant moins dans les variations qu'elle permet que dans le ressassement du signifiant honni. Et dans la répétition de la copule.

Quelque part en effet ces textes antisémites ont un lien avec l'éternel retour du même: ils (se) répètent et ils égalent. Ils égalent le Juif à toute l'ignominie du monde, et le monde à cette formule «derrière, le Juif»; ils disent toujours la même chose, transformant par là l'insistance rhétorique en consistance conceptuelle — *Bagatelles*, antidialectique dans le propos (thème de la méfiance face aux «Idées») l'est aussi dans le style: à le lire on n'est pas plus avancé, mais on est secoué. Cela correspond bien sûr à une conception de l'histoire comme retour cyclique; le monde moderne, c'est-à-dire la décadence, commence avec Dreyfus. Et Blum répète Dreyfus, l'Histoire n'est qu'une forme ignoble de la tautologie.

La consistance du Même — l'in-nombrable, l'attribution, l'amalgame — postule une substance dont le discours antisémite met en scène le nom. Ou plutôt: la répétition furieuse et magique du nom vise à garotter quelque chose de la réalité, quelque chose à quoi les formules accordent la substance (/x/ est Juif, le Juif est /x/).

Les formules, on le voit, se soutiennent d'être péremptoi-res et répétitives; le pamphlétaire, lui aussi, philosophe à coup de marteau: mais pour bien enfoncer le clou. Il lui faudra cependant échapper au fantastique et à la platitude de ce martellement: Céline choisit de le rendre séduisant et de l'authentifier.

«Tel quel! Authentiquement raffiné» (*B.M.*, p. 11), il s'avise qu'après ces tombereaux de haine compacte, le lecteur pourrait vouloir respirer un peu; «je vais ajouter quelques

chapitres... (...) Je vais faire un peu Baedeker... C'est la mode, c'est les Croisières... C'est susceptible de le [lecteur] fasciner...» (B.M., p. 330). Et puis en complément à ce final nostalgique, le ballet «Van Bagaden», «une bagatelle, un petit sursaut simplement entre la mort et l'existence (...) exactement à notre mesure...» (B.M., p. 374); nous revenons sur l'originalité de cette solution, sur cette pirouette.

L'authentification par contre faisait déjà partie de l'arsenal pamphlétaire: comme les mémoires de Drummont, comme le combat de Hitler les pamphlets céliniens témoignent de son engagement d'homme de métier, d'homme de goût, d'homme d'idée et d'homme de cœur. Mein Kampf, «ma croisade» (B.M., p. 65): le pamphlétaire paie de sa personne, l'antisémitisme étant une passion et l'antisémite un crucifié. Portrait de l'artiste en fulminante victime.

La positivité, la réalité phénoménale, voilà qui serait du côté du racisme, de la sagesse, (de Gobineau peut-être, de Drummont): le fond pondéré, prophylactique de la conférence à l'«Union française» — le 11 Janvier 1942 — se résume en ce thème, régénération de la France par le racisme. Rien d'anti — là-dedans, rien de négatif; on en veut moins aux Juifs d'être Juifs que d'être dégénérés et vecteurs de dégénérescence. Le racisme doit son caractère «optimiste» à ce qu'il est fondé en biologie: la loi naturelle par son dogmatisme lui assure la cohérence des utopies.

Le pamphlétaire, lui, a besoin d'une autre dimension: l'antisémitisme. Plus de sages compromis; du compromettant. Plus de distanciation; ceci est Mon corps exposé à la passion du Juif. Ma souffrance est exemplaire en ceci qu'elle n'est pas seulement l'*illustration* de la méchanceté du Juif mais qu'elle fonde en droit mon antisémitisme; c'est en moi-même, témoin, martyr, preuve vivante que s'origine la vérité sur le Juif. L'antisémitisme de *Bagatelles*, c'est la mise en scène, l'hystérisation d'une substance, enfin discernable — échappant aux accidents: la vérité.

Nous voici donc au cogito central: ma souffrance est vraie. D'où découlent les deux séries de l'injure et de la dénonciation:

- a) ma souffrance est vraie DONC le Juif est faux (voleur, meurtrier...)

b) ma souffrance est vraie DONC la cause en est vraie, quoique cachée (malice clandestine du Juif).

La boucle est fermée; la vérité comme parole adéquate dit toujours la même chose, donc Céline se répète, répétant par là la rhétorique antisémite. «Juif»: alpha et omega d'un discours toujours déjà là (archétypal); signifiant du seul événement qu'admette l'antisémitisme comme discours — *l'enclanchement* de l'injure et de la dénonciation. En effet, le moment de la conviction, au sens légal, instaure dans sa plus pure nudité le mécanisme de la nécessité faite sujet.

Témoignage

Avec les pamphlets, il s'agit donc de dire vrai; de dire le vrai qu'on demanderait à un témoin. C'est-à-dire d'assurer l'universalité et le prévisible de cette parole qui adéquatement encapuchonne son objet, mais en même temps d'assumer le caractère unique et singulier de cette parole dans une expérience découvrant un sujet (le témoignage juridique demande moins que ça: avoir été là, rapporter exactement). La généralité — et l'urgence — de la cause autorise qui s'y égale à s'y confronter. C'est de ça que le pamphlétaire tient son investiture. La spirale commence à Gutman, le ballet ne sera pas monté, adieu danseuses «tu me fais rentrer ma jouissance... (...) Ah! tu vas voir l'antisémitisme» (B.M., p. 41); puis la haine pour l'un révèle la sournoise invasion de tous les autres, auxquels va s'étendre la haine, «ils m'excèdent... j'en ai plein mon page... Je me tourne, j'en écrase... (...) Y en a plein derrière... ça grouille... ça dévale... (...)» (B.M., p. 319). L'exécration passe par ces trois temps: un juif, les juifs, le Juif. En fait il faut l'accident du premier sur lequel bute la haine; et puisque la cause est générale et essentielle, c'est par accommodation qu'apparaît le Juif, tout-Un: identique à lui-même, contenant toutes les différences particulières (les juifs) et la singularité substantielle du sujet — fondement (un juif)⁸. Et pour le dire: tautologie, amalgame, généralisation. Chaque antisémite invente le Juif.

Ainsi, dans l'universalité de l'objet de la diatribe, s'assure la singularité du Témoin, seule caution à son mandat; cette

singularité se vérifiant dans l'identité du Témoin, dans ses titres à être soi-même. La vérification passe par le détour de l'universelle antithèse, le Juif, ou ÊTRE SEMBLANT. L'énoncé des titres d'identité prendra ainsi la forme d'une litanie amébée: je suis le travail, il est le coffre-fort blindé; j'ai fait la guerre, il s'est planqué; j'ai mérité et lui profite; je suis bon, il est méchant...

Mais il n'y a d'universalité que de semblant. Météque, voleur de noms⁹, le Juif être-semblant symbolique ne reflète qu'une incapacité biologique à être: il n'a même pas de race propre, «le Juif n'est que le produit d'un croisement des nègres et des barbares asiatiques»¹⁰.

Bardamu, Ferdinand: masques bons pour des romans; à hauteur d'universel, plus de cache-cache pour le témoin même signé d'un pseudonyme. *Bagatelles* donne le vrai de l'auteur, de l'origine, de la génération: «pour être de Paris... j'en suis bien!... (...) Mon père est flamand, ma mère est bretonne... Elle s'appelle Guillou, lui Destouches...» (*B.M.*, pp. 28-29). Fantasma d'un Céline celte. Que l'identité soit nécessaire à l'investiture, que le vrai nom et le vrai genre s'y rapportent, la réaction du méchant nous en rassure «cache tout ça! cache tout ça!... Ne va pas raconter ces horreurs... Tu nous ferais un tort énorme...» (*B.M.*, p. 29). On saisit la démarche; le vrai nom ferait mauvais genre (aryen), le vrai authentifié par le nom serait de mauvaise race: voilà bien des affirmations dignes du Mensonge même (et biologique et symbolique) — conclusion, les Juifs «sont rythmés à l'imposture» (*B.M.*, p. 67). Imposture, mensonge que le Témoin devra dénoncer, dés-énoncer pour dire le vrai. Désespéré d'être entendu par les français ivrognes, violés et contents, Céline vouera alors l'être-semblant au pas-être du tout, au trépas (très-pas: la mort comme absolu superlatif; le pamphlet voudrait fixer une fois pour toutes dans le réel l'inquiétant procès négatif du Simulacre).

En déclinant son identité, à tous les cas, le témoin peut inscrire la vérité sans risque que son objet ne se dérobe: si le Juif change, s'il est le changement, l'investiture donne au témoin un statut qui, l'isolant, l'érige en Commandeur Jugé, condamné, Céline ne renia rien de ce qu'il avait écrit; la mauvaise foi est une prime que s'accorde l'innocent, sûr que

l'autre exécuté a bien assez administré la preuve de sa malice. Le Témoignage: Gewissen (conscience-morale) hégélienne comme «volonté de-ce-qui-est-bon, mais qui dans cette pure subjectivité est le non-objectif, le non-universel, l'indicible et au sujet de quoi le sujet sait qu'il se décide lui-même dans sa singularité»¹¹.

La Loi et l'Ordalie

Pour que le témoignage soit entendu, il est nécessaire qu'un procès ait lieu: l'arrivée au pouvoir du Front populaire avait fourni (en Léon Blum, Jean Zay... etc.) des cibles de choix à l'antisémitisme de la France réactionnaire qui avait bien besoin de ça après son échec dans l'Affaire Dreyfus; d'autre part le nazisme proposait un modèle de pouvoir intégrant une théorie du Juif dans l'État. Blum et Hitler représentaient les conditions de possibilité d'un pamphlet comme *Bagatelles* — produit non seulement d'une rage individuelle mais encore de l'extrémisme de droite qui suscita dans les années 30 les petits partis fascistes français. Les pamphlets d'après 1940 (les *Beaux Draps*, 1941, l'*École des Cadavres* réédité en 1942 avec une préface, les tirages importants des *Bagatelles* en une période où l'obtention du papier était soumise à l'approbation des forces d'occupation) s'insérèrent encore plus directement dans les efforts de propagande antisémite que favorisaient les nazis en France: l'antisémitisme trop administratif et paperassier du Commissariat Général aux Questions Juives (dirigé jusqu'en 42 par X. Vallat) fut redoublé par une ligne dure, fasciste¹² — création de l'Institut d'études des Questions juives du capitaine Sézille, d'une direction de la Propagande sous l'égide de Darquier, de l'Institut d'anthropo-sociologie, pour ne pas parler des journaux fascistes comme *Je suis partout*.

L'antisémitisme français en tant qu'institution ne généra pas de parti en tant que tel mais diffusa dans les appareils de pouvoir. Discursivement rigide mais institutionnellement souple, il offrait à Céline un public complice.

Toutefois même si cette tribune est nécessaire, Céline entretient avec le(s) groupe(s) antisémite(s) de curieuses relations: prophète et sceptique, militant et contestataire. Le

pamphlétaire utilise les antisémites comme spectateurs, il a besoin de leur regard pour s'exposer comme preuve vivante, de leur complicité pour donner un sens à la persécution dont il se dit l'objet. D'où la forme d'un *récit* (la croisade), assez lâche pour que la diatribe fasse entendre sa voix dominante, mais assez tendu pour que les personnages relancent la vitupération (Gutman, Popol, Gustin) et que soit mise en scène un antagonisme où la colère est finalement vaincue.

La conscience-morale du Témoin a besoin d'un decorum, de figurants, pour subordonner leur témoignage au sien; convaincre Popol et Gustin pour qu'ils certifient la vérité de Céline, faire acquiescer, comble du bon goût! Gutman lui-même et, suprême raffinement, y parvenir en lui donnant raison. La vérité a de ces ruses! Le véritable espace où pourrait se déployer le témoignage déborde nos modernes tribunaux — seul le jugement de Dieu des procès médiévaux est à la mesure de cette paranoïa¹³.

Ainsi, en effet Céline peut excéder la loi — celle avec laquelle il est aux prises. Dans *Mort à crédit* et dans *Casse pipe* par exemple, romans d'apprentissage il s'agissait de régler ses comptes avec le Nom-du-Père, avec un texte de loi (la lettre ignoble du père accélérant la destruction de l'utopie impossible de Meauwell College, le catéchisme scientiste de Courtial: le père sera assommé à coup de *machine à écrire* , Courtial se suicidera d'un coup de fusil dans la *bouche* ; ailleurs, un mot de passe oublié et les soldats seront en danger de mort). Céline sait que les dés sont pipés, que la loi est obscène¹⁴ et qu'en matière de mots, le Juif aura le dernier¹⁵; pour s'en sortir il faut absolument changer d'instance et renforcer la vérité; aller dans l'un et l'autre cas, au-delà des mots de la loi. Mais selon la pente de la théologie négative, c'est-à-dire pour retrouver le fondement radical des mots et de la loi, de l'écriture et du contrat social.

Proposer ici l'opposition entre deux types de discours: le militant et le fanatique. Tous les deux déterminent par le rapport qu'y entretient le sujet avec la vérité de son dit. Le propagandiste *s'efface* devant la vérité, il dit toujours la même chose puisqu'il n'est pour rien dans la vérité (celle-ci

relevant de la transcendance), il la transmet, l'applique, la défend. Le pamphlétaire, lui, *s'identifie* à la vérité face à l'anonymat de la propagande (son « ismisme »), le fanatique signe le vrai, son pathos rend croyable la thèse, la naturalisant. S'il dit toujours la même chose c'est à répéter la rencontre mystique d'une vérité qui s'est dévoilée à *lui*. Le militant en informant assène la vérité, sûre d'elle, coupant ainsi le monde en deux camps. La pamphlétaire brûle l'idéologème par les deux bouts ; dans le pamphlet, ne se consomme pas le pouvoir (le militant du fait de son avoir l'exerce) mais se consomment et l'objet et le sujet (dans le cas de *Bagatelles* les Juifs voués aux gémonies finiront dans les fours crématoires et Céline sera condamné à mort).

Le pamphlet c'est la part maudite (G. Bataille). Ce texte ne crée pas une communauté — alors qu'à la vérité du propagandiste on peut *adhérer* — sinon à la fonder sur un sacrifice où le bourreau, le pamphlétaire peut devenir victime. Dernier avatar du Témoin, là où le ça juif était, le je céninien peut enfin advenir : étymologiquement *martyr*. Les chroniques narrant la fuite trouvent les scansions rythmiques (et non plus uniquement l'idéologie) du délire d'une société en crise où le corps n'est plus scène hystérique mais devient corps glorieux — marqué par les stigmates de la pourriture sociale : blessure de 14, paludisme colonial¹⁶, puis l'écroulement du nazisme frappe d'une brique sur la tête¹⁷ et la geôle danoise provoque le pellagre¹⁸. La vérité pour le pamphlétaire, c'est plus que ce qui se fige dans la répétition, c'est plus que « la même chose » ; c'est « la chose même » : la vérité, c'est lui-même au delà de lui-même, lieu géométrique de toutes les tensions sociales.

Juif et Danseuse

Ultime et centrale figure de l'équivalence dans le discours de l'antisémite, le Je comme fondement du pamphlet pourtant se dérobe à son tour. Et il se dérobe dans la tentative que fait le Témoin pour excéder la loi et porter la cause devant l'instance suprême, fondement de la loi. « Il est vilain, il n'ira pas au *Paradis* celui qui décède sans avoir réglé tous ses comptes ! Almanach des *Bons-Enfants* » (je souligne), peut on lire en exergue à *Bagatelles* ; la mort est peut-être à

crédit, mais il faut payer la dernière traite; voilà ce que doivent savoir les enfants s'ils veulent au temps du Paradis, sortir de l'assujettissement. Et, paradoxalement chez un athée avéré comme Céline, Dieu entre en scène.

Il nous faut toutefois faire un détour. Le crime qu'a commis le Juif, que sans vergogne il répète et que le pamphlétaire dénonce en hurlant dans le désert consiste en un attentat à la pudeur, la plus gigantesque de tous¹⁹. L'horreur qui révolte la bouche et la plume de Céline vient de cette découverte que l'assujettissement s'origine dans le désir de l'autre. Et le Juif sait quelque chose de ce désir qu'il assouvit sur l'antisémite; savoir que l'antisémite veut s'approprier par un simulacre²⁰. Le JE qui identifiait la vérité, qui s'identifiait à elle dans le discours fanatique se révèle subordonné à l'Autre: structure bien propre à décider du règlement de compte. Lequel en-decà de toute remise de dette (le Juif est rapace) et compte tenu du fait que la dette est infinie, ne peut se réaliser que par la disparition de celui qui a (le savoir) sur le désir, l'argent, la malice) — soit dans le réel, et les camps de concentration y pourvoiront; soit dans l'écriture, de deux façons.

Le discours antisémite en général présente ce trait, plusieurs fois noté, d'excéder le racisme: malgré la débauche de traits caractéristiques qui doivent à coup sûr identifier le Juif, celui-ci semble toujours échapper et à la description et à la définition²¹. Si le pamphlétaire se sent aussi seul dans sa croisade, c'est que déjà l'envahisseur a investi l'Aryen en se dissimulant, en le pervertissant (alcoolisme, robotisation, dialectique, arts frelatés) jusque dans ses gènes (métissage) et son identité sexuelle (l'Aryen se laisse violer et en réclame encore) parce qu'il est *irrepérable*.

Trait dont l'effet le moins surprenant n'est certes pas la suspicion qu'il jette sur la troisième personne du singulier du verbe ÊTRE évoqué plus haut: en tant que copule dans l'énoncé antisémite elle sert à dire l'identité (attribution) et l'équivalence (amalgame) mais elle a bien de difficulté à assurer la valeur lexicale ontologique que lui attribue la métaphysique. Le Juif n'EST pas, il est peut-être (Sibony), il a peu d'être; ce qui en fait un monstre. En quelque sorte le pamphlet inverse la poétique du blason marotique: formes

littéraires acharnées dans un cas à épuiser linguistiquement son objet, dans l'autre à le faire disparaître. Le pamphlet antisémite se dresse alors comme un gigantesque mausolée : mais vide ! (l'antisémite pourrait supprimer tous les Juifs qu'il n'en poursuivrait pas moins le Juif).

Dans *Bagatelles* un autre coup d'écriture tend à faire disparaître le Juif pour lui régler son compte : les ballets. L'instigateur de la croisade s'avoue vaincu et le pamphlet comme récit échoue ; l'écrivain voulant séduire par le récit de voyage réussit à prouver que l'Ailleurs (l'URSS en l'occurrence) n'est qu'une succursale, plutôt pire, de l'Ici. Par contre les ballets tracent l'espace utopique d'une société sans Juif (paradis perdu dans la « Naissance d'une Fée » et « Voyou Paul, brave Virginie ») en donnent le scénario fantastique d'une lutte victorieuse (« Van Bagaden »). Suspensue, l'invective fait place à l'opposition esthétique de deux rythmes : danse joyeuse, « charme infiniment puissant » d'Evelyne contre la vieille Karalik qui « danse en boitant la danse des sorcières »²² ; « Élégance... souci de finesse »²³ perturbés par le breuvage « d'une ardeur extrême » qui pousse à la danse sauvage, frénétique et impudique²⁴ ; les parfumeuses se moquent de Van Bagaden et la farandole festive aura raison du travail et de l'or quinteux de Van Bagaden.

Opposition du rythme lourd (boiteux, sauvage, podagre) et du rythme léger, charmeur ; du rythme qui vient d'ailleurs (enfer, tropiques) à celui du folklore natif. Anonymement (puisque la poésie est liée à l'anonymat) les ballets transposent²⁵ le pamphlétaire en chorégraphe et le Juif en défaut de rythme.

A-t-on jamais remarqué que le moins achevé de ces trois textes (Van Bagaden), repris plus tard dans *Guignol's band*, est aussi celui où le bon rythme l'emporte (alors que sa victoire est amère dans « la Naissance d'une Fée » et que le mauvais rythme a raison de lui dans « Voyou Paul, pauvre Virginie ») mais surtout c'est celui qui n'entre pas dans un échange, celui qui ne risque rien : les deux premiers ballets offerts comme prix de la jouissance, par le truchement de Gutman, doivent procurer à Céline l'objet de son désir — la Danseuse. L'optimisme de « Van Bagaden », queue de poisson rhétorique, renvoie (comme un pâle reflet) au pessimisme

me, c'est-à-dire au sérieux du marché impossible qui aura transformé le Poète en pamphlétaire. Nous avons vu qu'à prétendre s'ancrer dans un au-delà du discours (le racisme biologique), la mise en scène du corps désirant de l'autre — le Juif — produit le délire antisémite. Car le JE, incarnation de la vérité, est une chair (de désir) plus qu'un corps (biologique) — ce qui détermine son assujettissement. Objet du marché, au-delà du corps, tout comme le Juif qui n'existe que comme effet du discours délirant, la Danseuse n'aura de réalité que dans un discours (utopique) tentant de dire par le rythme l'au-delà du discours²⁶.

Autant dire que la jouissance est redoutée et inaccessible. Redouté, ce Juif violeur d'Aryen, qui tire un hideux plaisir de sa victime mais qui surtout pourrait lui faire goûter un plaisir interdit. Inaccessible, la Danseuse, le prix payé en poésie sera toujours insuffisant, les danseuses restent pour le Juif ; inaccessible surtout parce que, la désirant, ce JE qui se fait UN dans la vérité énoncée découvre (avec la même horreur qui aura déclenché la haine antisémite) qu'il lui faut accepter un manque, au centre de son désir, pulvérisant son unité²⁷.

Voilà l'intenable : mieux vaut encore la Danseuse inaccessible que la perte de l'unité. Détournant « le regard du point focal », le JE de la vérité doit donc se proposer un simulacre pour ne pas sombrer²⁸.

Limite folle à l'intérieur du texte, en ce point le pamphlet est indécidable :

- doit-on le considérer comme décorum nécessaire à la mise en scène de l'énoncé antisémite (cette lecture s'impose, et c'est celle qui valut à Céline sa condamnation à mort) ;
- ou au contraire, la crispation raciste, l'énoncé antisémite ne sont-ils là que pour retenir l'écrivain au bord de la psychose ?

Autant le corps défini par le racisme biologique empire-t-il, devient-il sur-malsain (principe même de la perversion des races) en tant que corps de désir dans le discours antisémite ; autant dans un mouvement ascendant, le parangon du corps (la Danseuse) devient-il un modèle inaccessible, faisant taire le discours — sur la beauté par exemple — puis-

qu'il s'agit d'un modèle de corps réussi, mais valant pour le plus beau discours — le poème rythmé — (la Danseuse est un corps de danseuse, mais quasi-mystique, fait d'ondes, de magie : bref de féminité).

Voilà enfin l'instance qui permettra au témoin de se faire entendre : elle comprend (c'est-à-dire dépasse) le texte, donc la loi — du côté des hommes, du vampère — ; et elle comprend (c'est-à-dire possède le savoir sur) la jouissance autant que le violeur. Voilà enfin le dieu qui permettra l'ordalie²⁹.

La Vérité et l'Écriture

Voilà enfin le dérobement, le plus irrécusable mais le plus inacceptable pour Céline de ce qui devait pour lui fonder le pamphlet : la fragilité de ce dieu — Danseuse. « Le désir (...) se supporte d'un fantasme dont un pied au moins est dans l'Autre, et justement celui qui compte, même et *surtout s'il vient à boîter* » (je souligne) écrit J. Lacan dans un texte sur un pamphlet³⁰. Derrière la loi obscène, dans laquelle s'assure le plaisir mauvais du père, du Juif comme mauvais père, une image plus menaçante encore se profile. Celle de la mère, et, pour Céline, de la mère qui justement *boîte*. Refuge contre le Nom-du-Père — Louis Ferdinand Destouches avait pris comme on le sait le prénom de sa mère comme pseudonyme — le nom de la mère s'avère fallacieux : toujours la claudication menacera la Danseuse³¹. Au secret de la jouissance, il y a toujours autre chose.

Bagatelles est un raidissement de tout l'être de Céline contre cette menace ; la loi piège le témoin et dans l'ordalie ce dernier risque sa raison. L'écriture comme processus infini : entre une volonté acharnée de ne pas vouloir savoir (compacité de l'injure, dans les pamphlets) et une tension vers l'« aura » (rythme, transposition, dans les chroniques), Céline, témoin vaincu voyage au-delà de l'identité — ce « moi, la vérité » que le pamphlet prend tant de mal à construire. Le pamphlet comme hésitation entre l'identité labile et le risque de la fuite.

Ainsi que la Danseuse, par l'exercice rythmique éloigne la claudication, l'écrivain ne peut maintenir son nécessaire

fétiche que par le travail sur la cadence. Le grand-écrivain était né après l'échec d'un pensum (*l'Église*), avec un roman, le *Voyage*: le pamphlet avait joué la tragédie du grand-écrivain solitaire, persécuté par un ennemi caché, radical, vainqueur. Du roman au pamphlet il y avait eu passage à l'idée, passage au présent (comme on dit « passage à l'acte »). Céline dans ses pamphlets avait abandonné la remémoration, la course pour rattraper son passé: il vaticinait au présent; et ce passage au présent (au pressant même puisque l'urgence du témoignage avait interrompu la rédaction de *Guignol's band*) avait rabattu la mobilité du style sur des formes à la consistance répétitive (idéologèmes antisémites, attribution, amalgame, identification à la vérité): quoiqu'il en ait eu, le grand-écrivain était devenu grand-idéologue. C'est-à-dire complice de ce qu'il dénonçait: autant que dans l'écriture comateuse qu'il attribue à L. Blum, autant que dans la rhétorique subtile de Yubelblat, le grand-idéologue écrit avec habileté, avec intelligence — son style destructeur veut assumer la positivité d'un programme politique, d'un « ordre nouveau » comme disent les fascistes.

Après la guerre, Céline décapera le grand-idéologue pour faire réapparaître le grand-écrivain, les deux n'ayant pas la même dignité dans l'ignominie qu'il assume (et le premier étant plus simplement justiciable de la corde que le second: laissons de côté la prudence matoise du condamné, le monnayage du délire). *Bagatelles* aura compté pour rien, tout avait commencé avec le *Voyage*, par ex.: préface de 1952 à la réédition du *Voyage*.

Rien n'y fait, le grand-écrivain trouve toujours son supplément. « Il faut qu'ils suppléent, qu'ils trichent, qu'ils pillent sans cesse, qu'ils sucent les voisins, les autochtones pour se soutenir (...) je serai complètement démarqué, maquillé revendu, vulgarisé sous leurs plumes, tout enjuivé malgré moi, sous leurs noms, l'étiquette... » *B.M.*, p. 69.

Céline se doit d'accepter la fuite: à travers le fascisme moribond mais surtout à travers une écriture qui n'assure jamais l'identité ni le présent « le procès indéfini de la supplémentarité a toujours déjà entamé la présence, y a toujours inscrit l'espace de la répétition et du dédoublement de

soi»³². Dans le processus sacrificiel de l'écriture, tout comme le Juif du pamphlet, l'auteur a peu d'être.

Le pamphlet expérimente l'imposture généralisée, l'identité achoppe, la Danseuse se dérobe et le Juif reste fuyant.

«... Freud lance 'là où c'était je dois advenir': pas de roc ou alors il est à la dérive, la vérité n'est pas toute, le sujet n'émerge que dans l'éclair entre son aliénation dans l'Autre et son arrachement à l'Autre. Et la tromperie ? elle se retrouve au cœur de tout effet de désir.» (Sibony, *op. cit.*, p. 152-153)

Le témoin en voulant dire le vrai sur le Juif devant le partenaire divin de la Danseuse s'est leurré sur le statut de la vérité, donc sur son désir. C'est ce que démontrent tous les textes de Céline qui disent la fuite: la vérité en tant que pensée adéquate ne dit pas toujours la même chose, mais selon le mot de Spinoza, une pensée adéquate évite toujours la même chose³³, en l'occurrence le réel, ou l'impossible (Bataille).

Université McGill

Notes

¹ Le livre était cependant assez sulfureux pour que la variante formaliste pure (ne retenir que les règles du genre pour expliquer ce pamphlet) ne se rencontre pas. Il a fallu toute l'inattention, la distraction politique d'un Gide — et sa belle âme — pour comprendre *Bagatelles* comme une immense antiphrase Cf. A. Gide «les Juifs, Céline et Maritain», *La Nouvelle Revue Française*, no 295, 1938.

² Cf. B.L. Knapp, *Céline: man of hate*, University of Alabama Press, 1974.

³ Cf. à cet égard, P. Lucchini, *Les polémistes français depuis 1789*, Paris, 1962.

⁴ Cependant, voir Ph-Ganier Raymond, *Une certaine France*, Balland, 1975. Loubet del Bayle, *Les non-conformistes des années 30*, Seuil, 1969.

Et in *Éléments pour une analyse du fascisme*, tome 2, séminaire de M.-A. Macciocchi, Paris VIII, 1974-75, UGE 10/18: G. Miller, «En feuilletant les archives du Commissariat aux Questions Juives», pp. 63-102. D. Sibony, «Remarques sur l'affect racial», pp. 141-204.

⁵ E. Mounier, «Bagatelles pour un massacre» *Esprit*, no 66, mars 1938.

⁶ Cf. G. Miller, *op. cit.*, *passim*.

⁷ Au hasard: «D'Hollywood la Juive à Moscou la youtre, même boutique, (...)», p. 53.

«Et puis t'iras même pas au ciel (...) le Bon Dieu est Juif», p. 312.

« Quant aux Rois de France, pour tout bien dire, je trouve qu'ils ont des drôles de nez... », p. 313.

« Pour le clergé catholique, c'est encore beaucoup plus simple... c'est même une limpidité... c'est des vrais youtres... », p. 313.

⁸ Le Juif des pamphlets céliniens répondant ainsi à la définition hégélienne de l'Universalité comme moment du concept, cf. *Encyclopédie des sciences philosophiques en abrégé*, p. 164, trad. M. de Gandillac, Gallimard 1970. Cette référence à Hegel paraîtra moins paradoxale si l'on rappelle que sa philosophie en est une de la *nécessité*.

⁹ Le thème du vol de l'identité (assassinat et vol de papiers) court tout au long de *Nord*.

¹⁰ *B.M.*, p. 191-192.

¹¹ Hegel, *op. cit.*, p. 511.

¹² Qui l'emporta d'ailleurs à Vichy avec le retour de Laval et la nomination au CGQ de Darquier à la place de Vallat. Cf. à ce sujet G. Miller, *op. cit.*, p. 76.

¹³ Cf. A. de Waelhens *La psychose. Essais d'interprétation analytique et existentiel*, Mauwelaerts, 1971.

¹⁴ G. Mendel voit dans l'ennemi du paranoïaque le vampère.

¹⁵ Yubelblat comme Courtial enseigne le bien-écrire, le trope énonçant par le nom propre de haine célinienne de la loi du bien écrire : à la fois Juden Blat et you belle blatte. Cf. *B.M.*, p. 104.

¹⁶ *Voyage*.

¹⁷ *Rigodon*.

¹⁸ *Féerie*.

¹⁹ Un viol ; ou pire encore.

²⁰ « (...) un des textes antisémites les plus virulents (*Protocole des Sages de Sion*) est un 'faux'. Qu'est-ce à dire, si ce n'est qu'il est énoncé par des racistes du lieu où ils puissent se tromper, s'adresser les paroles humiliantes de la place de l'Autre. Sibony, *op. cit.*, p. 153.

²¹ G. Miller (*op. cit.*, p. 83) cite la crispation et l'inquiétude de l'auteur de *Non, les juifs ne sont pas des gens comme nous*, Éd. nouvelles s.d.

²² *B.M.*, p. 18. « La naissance d'une fée » (les « maléfices » de la vieille armeront d'un poignard la tzigane qui tuera Evelynne ; enfin celle-ci devenue fée délivrera le Poète, séduit par une démonsse, de la jouissance infame de Lucifer).

²³ *B.M.*, p. 32. « Voyou Paul, pauvre Virginie ».

²⁴ *B.M.*, p. 39. (Virginie meurt ainsi que la délicate vieille tante, et tous — lord anglais, débardeurs, Esquimaux, allemands, arabes — sont entraînés par le hideux « Fulmicoach » qui « a sa musique, genre jazz en lui... »)

²⁵ Le mot est de Céline, cf. son « Art poétique » : *les Entretiens avec le prof. Y.*

²⁶ « Dans une jambe de danseuse le monde, ses ondes, tous ses rythmes, ses folies, ses vœux sont inscrits !... Jamais écrits !... Le plus nuancé poème du monde !... émouvant !... Gutman !... Tout !... (*B.M.*, p. 12).

²⁷ La psychanalyse parle de castration. « Affronté à la nudité de la femme et à ce qui s'y dévoile, l'homme détournera le regard d'un point focal pour le laisser errer sur cette *aura*, cette frange lumineuse périphérique de l'être qu'il nommera, la féminité. Piera Aulagnier — Spairani « Remarques sur la féminité et ses avatars » in *Le désir et la perversion*, Seuil, 1967.

-
- ²⁸ « Je voudrais seulement observer en très grand secret ces mignonnes 'à la barre'... dans leurs exercices... comme on admire à l'église les objets du culte (...) » *B.M.*, p. 13.
- ²⁹ « Le poème inouï, chaud et fragile comme une jambe de danseuse en mouvant équilibre est en ligne. Gutman mon ami aux écoutes du plus grand secret, c'est Dieu ! » *B.M.*, p. 12.
- ³⁰ « Kant avec Sade » in *Écrits*, Seuil, coll. Points, 1971, p. 137, porte en effet sur la *Philosophie dans le boudoir* du célèbre marquis.
- ³¹ La Lili de Chroniques accompagne dans les décombres du nazisme un Céline marchant avec des cannes. Dans sa biographie, E. Ostrovsky rapporte l'invention de la danse, et la proximité complice de celle-ci avec ce quelque chose qui manquait à la mère de *Mort à crédit* en la liant : p. 283, note 7 du *Voyeur voyant*, Buchet-Chastel, 1972, est cité un traité inédit de Nicole Debré *la méthode Almanzor* « Dans une sorte de gageure, Lucette Almanzor s'est appliquée à ce sujet, condamnée par les médecins à l'immobilité... Huit ans de travail constant et régulier ont entièrement réduit un œdème très prononcé, modelé et égalisé les jambes qui présentaient une asymétrie de plusieurs centimètres, ouvert cet esprit, du moins à la danse ».
- ³² J. Derrida *de la Grammatologie*, Minuit, 1967, p. 208.
- ³³ Je dois à une conférence de J. D. Nasio d'avoir retrouvé cette formule chez Lacan dans le *Séminaire*, livre IX, Seuil, 1973, p. 49.
-